

Cannes

Pluralité de styles

Denis Vaugeois

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47644ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaugeois, D. (2006). Cannes : pluralité de styles. *Séquences*, (245), 16–17.

CANNES

PLURALITÉ DE STYLES

Comme d'habitude, on a dit un peu n'importe quoi de la dernière cuvée du Festival de Cannes. À mon avis, ce fut l'un des meilleurs des dernières années. Le jury de la Sélection officielle avait l'embarras du choix et les divers prix décernés ont satisfait à peu près tout le monde. La sélection parallèle appelée Un certain regard a de nouveau agréablement surpris. La Quinzaine des Réalisateurs, celle des contestataires d'autrefois, n'était pas en reste. Nous avons vu deux excellents films et deux tout à fait honorables. Bref, sur les trente films visionnés, à peu près la moitié sont à noter. Une dizaine d'autres se méritent la note de passage, entre autres **Flandres** de Bruno Dumont, **Les Anges exterminateurs** de Jean-Claude Brisseau et **L'Ami de la famille** de Paolo Sorrentino. Trois films très différents qui ne laissent pas indifférents.

DENIS VAUGEOIS

La Palme d'or est allée à juste titre à Ken Loach. Dès les premières séquences de **Le Vent se lève**, la salle a retenu son souffle. On aurait droit à du grand Loach. Avec le public québécois, ce film est promis à un beau succès. Le sujet, la rébellion des Irlandais du Sud dans les années 1920, soulèvera la sympathie et l'intérêt. La brutalité des militaires britanniques émeut. Le spectateur entendra les échos de « Speak white ! » Koach nous y avait déjà initiés avec **Hidden Agenda** voilà une quinzaine d'années.



Le Vent se lève

Le rythme de **Babel** du Mexicain Alejandro Gonzáles Iñárritu est plus spectaculaire et parfaitement réussi. Le réalisateur nous promène du Maroc au Mexique en passant par le Japon avec une maîtrise totale. Il a bien mérité le prix de la mise en scène. Ce qui ne gâte rien : sa distribution est formidable. Brad Pitt, Gael Garcia Bernal et Koji Yakusho sont très convaincants.

On peut en dire autant de la distribution de **Volver** d'Almodóvar, un de ses films les plus réussis. Les comédiennes, toutes excellentes, se sont mérité collectivement le prix d'interprétation féminine. Décision sans doute sans précédent, mais parfaitement justifiée.

Red Road d'Andrea Arnold est tout à l'opposé, sinistre et inquiétant. L'héroïne est surveillante des caméras vidéo qui épient les citoyens de Glasgow. C'est déjà très impressionnant

et le mystère de l'intrigue en rajoute par petites doses. Pas très divertissant, mais absolument efficace.

En contraste, Lucas Belvaux déroule une histoire toute simple dans **La Raison du plus faible**. Le journal *Le Monde* a titré : « Un polar social, lyrique, révolté ». En fond de scène, « des friches industrielles, des victimes de licenciements massifs, de délocalisation d'entreprises, d'amers naufragés de l'action syndicale (...), de la destruction programmée de la solidarité collective ».

L'espace nous manque pour faire honneur à la qualité des films de *Un certain regard*. Retenons tout de même **L'Homme de main** du réalisateur polonais Slawomir Fabicki, **Uro** du Norvégien Stefan Faldbakken et surtout **Two thirty 7** de l'Australien Murali Thalluri. Âgé de 21 ans, ce dernier a réussi un petit chef-d'œuvre. Très près de son sujet, le suicide chez les jeunes, il a été vraiment inspiré. Le sera-t-il pour un autre sujet qui le touchera moins ? Souhaitons-le, il a un talent indéniable.

La Quinzaine nous a présenté également deux jeunes réalisateurs dont la carrière est bien amorcée : Emmanuel Mouret et Philippe Falardeau. Le public a réservé une véritable ovation au premier, **Changement d'adresse**, et des applaudissements chaleureux au second. Au moment de la présentation du film, on apprend que Mouret, qui a pourtant une belle feuille de route (**Vénus et Fleur**, **Laissons Lucie faire**), n'a pu



La Raison du plus faible

Un semblable succès attend-il Congorama de Falardeau ? Avant tout, le titre intrigue. Où sommes-nous ? Le jeune réalisateur, d'abord connu pour sa participation à la *Course destination monde* — concours hélas abandonné, nous entraîne-t-il au Congo ?

obtenir de subvention. Heureusement, son scénario ne saurait que faire d'effets spéciaux, ses personnages se contentent de petits drames. Mouret incarne lui-même un jeune musicien timide, vite harponné par une jeune dégourdie, absolument désopilante; lui-même tombe amoureux d'une belle ténébreuse. Il sera déclassé par le mâle extrême. Le travail de Mouret rappelle l'univers de Jacques Tati. Avec sa gueule à la Fernandel, en plus beau toutefois, Mouret émeut et amuse. Il est aux antipodes de son rival, Dany Brillant, tout comme le sont Julia (Fanny Valette) et Anne (Frédérique Bel) l'une par rapport à l'autre. Ce film va faire un malheur au Québec où les « changements d'adresse » sont passés dans les mœurs.

Un semblable succès attend-il **Congorama** de Falardeau ? Avant tout, le titre intrigue. Où sommes-nous ? Le jeune réalisateur, d'abord connu pour sa participation à la *Course destination monde* — concours hélas abandonné —, nous entraîne-t-il au Congo ? Il s'agit d'un espace imaginaire tout comme la Chine pour le **Chinatown** de Roman Polanski, explique Falardeau. Dans diaporama, panorama ou cyclorama, il y a l'idée de parcours, de voyage, de vue d'ensemble. À quoi faut-il s'attendre cette fois ? Je défie quiconque de résumer ce scénario en quelques lignes. C'est plutôt compliqué, au point de sembler parfois vraiment arrangé avec « le gars des vues », lequel n'hésite pas à se situer à la limite du vraisemblable. L'histoire tourne autour d'un inventeur belge en quête d'une bonne invention avant de se lancer dans la quête de ses origines. Sa mère l'aurait conçu pendant l'Expo 67 et lui aurait donné naissance dans une grange de Sainte-Cécile en Outaouais. Elle se serait mariée par la suite avec un authentique inventeur. Une tache de vin sur la nuque du grand-père et du petit-fils confirme *in extremis* une douteuse filiation. Olivier Gourmet et Paul Ahmarani interprètent les deux frères « ennemis » avec un brio indéniable. Présents à la première projection, les journalistes québécois étaient unanimes dans leur enthousiasme. Le producteur, Luc Déry, cachait pourtant mal son inquiétude : « Comment faire son chemin parmi ces milliers de films, non seulement ceux des diverses sélections mais aussi ceux de l'immense marché de Cannes ? »



Les Anges exterminateurs

Fermer la *Quinzaine* est déjà une excellente façon de se démarquer. Par le passé, cette sélection a porté chance aux films québécois : **Le Déclin de l'empire américain**, **Léolo**, **La Grande Séduction**. Le film de Falardeau saura se défendre. Admettons tout de même avec Déry que la compétition est forte. Particulièrement cette année, alors que les cinéphiles en ont eu plein la vue, même si souvent les scènes sont surtout suggérées. C'est le cas autant pour **Le Vent se lève** que pour **Les Anges exterminateurs**. « Je préfère que la violence soit dans l'esprit du spectateur plutôt qu'à l'écran », explique Loach. L'extrême violence des soldats britanniques est suggérée, elle n'est pas montrée. Les sculpturales comédiennes de Brisseau se caressent à qui mieux mieux, mais finalement le spectateur imagine plus qu'il ne voit. Et le réalisateur en profite pour régler ses comptes avec la justice, ayant, dans la vraie vie, vécu une histoire semblable à celle qu'il nous présente. Finalement, on se demande pourquoi « ange » est un mot masculin ?

Bref, les cinéphiles ne s'embêteront pas au cours des prochains mois.